

CD, compte rendu critique. Félicien David : Herculanium, 1859. Deshayes, Courjal, Niquet (2 cd Palazzetto Bru Zane, 2014)



CD, compte rendu critique. Félicien David : Herculanium, 1859. Deshayes, Courjal, Niquet (2 cd Palazzetto Bru Zane, 2014). L'opéra de Félicien David, Herculanium, fusionne spectaculaire antique, souffle épique hérité des grands oratorios chrétiens, et aussi souvenir des opéras du premier romantisme français, signés Meyerbeer, Auber, Halévy. Sans avoir l'audace visionnaire et fantastique de Berlioz (Damnation de Faust), lequel témoin de la création a regretté malgré d'évidentes qualités expressives, musicales, dramatiques, l'orchestration plutôt terne de la partition (non sans raison d'ailleurs), Herculanium méritait absolument cette recreation par le disque. Tout en servant son sujet chrétien, l'ouvrage est aussi sur la scène un formidable spectacle : riche en péripéties et en effets de théâtre (Berlioz toujours a loué le luxe des décors, aussi convaincants/impressionnants que les talents de la peinture d'histoire dont le peintre Martin, auteur fameux alors de La destruction de Ninive). Ici l'irruption du Vésuve est favorisée par Satan qui tout en fustigeant l'indignité humaine, et favorisant / condamnant le règne décadent de la reine d'Herculanium, Olympia, ne peut empêcher la pureté exemplaire des deux élus, martyrs chrétiens par leur abnégation extrêmiste, Hélios et la chrétienne Lilia. Le tableau final qui est celui de la destruction de la ville par les laves et les fumées (-un moment qui nourrit le suspens et

qu'attend chaque spectateur), est aussi l'apothéose dans la mort, des deux martyrs chrétiens.

Créé en 1859, après le succès de son oratorio, Le Désert (précisément étiquetté « ode symphonique »), Félicien David accède à une notoriété justifiée que soulignera encore sa nomination à l'Institut, en 1869, à la succession de... Berlioz justement.



Que pensez d'Herculanum donc à la lueur de ce double cd ?

Evacuons d'abord ce qui reste faible. Dans le déroulement de l'action, David se laisse souvent tenté par des formules standards, guère originales, ainsi le style souvent pompeux du chœur statique et pontifiant sans vrai finesse, soulignant la

solennité des ensembles et des finaux... on veut bien que l'auteur précédemment stimulé pour le rituel saint simonien pour lequel il a écrit maints chœurs, se soit montré inspiré, pourtant force est de constater ici, sa piètre écriture chorale. Ainsi dans le pur style du grand opéra signé Meyerbeer, Halévy, Auber. .. David n'est pas un grand orchestrateur et malgré des duos amoureux, de grandes scènes sataniques, plusieurs situations d'intense confrontation, la plume du compositeur cherche surtout l'effet dramatique moins les scintillements troubles d'une partition miroitante. N'est pas l'égal de Berlioz qui veut et tout orientaliste qu'il soit même ayant comme Delacroix approché, – et vécu, de près les suaves soirées d'orient (surtout égyptiennes), l'exotisme antique de monsieur David n'a guère de gènes en commun avec les sublimes Troyens du grand Hector. De ce point de vue, la fin spectaculaire où le Vésuve fait son éruption, est campée à grands coups de tutti orchestraux sans guère de nuances :

c'est un baisser de rideau sans prétention instrumentale mais dont la déflagration monumentale convoque de fait les effets les plus rutilants de la peinture d'histoire.



Paris, 1859. Quand Gounod crée son Faust, David affirme sa théâtralité lyrique dans Herculanum...

Noir et somptueux Nicolas Courjal, Satan de braise

Voilà pour nos réserves. Concrètement cependant, en véritable homme de théâtre, David se montre plus convaincant dans duos et trios, nettement plus intéressants. Celui ou la reine Olympia séduit et envoûte Helios sous la houlette de Satan (III) n'est pas sans s'identifier -similitude simultanée- au climat mephistophélien de la séduction et de l'hypnose

cynique tels qu'ils sont traités et magnifiés dans Faust de Gounod (également créé en mars 1859). Postérieur à Berlioz, le satanisme de David s'embrouille cependant par une écriture souvent formellement académique : là encore, le génie fulgurant du grand Hector ou l'intelligence de transitions dramatique de Gounod lui manquent.

Néanmoins, musicalement la caractérisation des protagonistes saisit par sa justesse et sa profondeur. **Olympia** est un superbe personnage plein d'assurance séductrice : une sirène royale (c'est la reine d'Herculanum), instance arrogante mêlant pouvoir et magie : elle a jeté son dévolu sur Helios (voir sa grande scène de séduction)... conçu pour le contralto rossinien Borghi-Mamo, le rôle est avec Satan, le plus captivant de la partition : décadent, manipulateur, cynique. Ductile et habitée, la mezzo **Karine Deshayes** trouve la couleur du personnage central.

A contrario, la pure **Lilia** a l'intensité de la vierge chrétienne appelée aux grands sacrifices (son Credo est la vraie déclaration d'une foi sincère qui donne la clé du drame : après la mort, l'immortalité attend les croyants) : elle forme avec son fiancé Helios, le couple héroïque exemplaire de cette fresque antique conçue comme une démonstration des vertus chrétiennes. Même usé, le timbre de la soprano **Véronique Gens** d'une articulation à toute épreuve, campe la vierge sublime avec un réel panache.

En **Helios** coule le sang des traîtres sympathique, c'est un pêcheur fragile et coupable trop humain pour être antipathique : sa faiblesse le rend attachant; il a le profil idéal du pêcheur coupable, toujours prêt à expier, s'amender, payer la faute que sa faiblesse lui a fait commettre. C'est la proie idéale de la tentation, qui tombe dans les rets tendus par Olympia et Satan au III. Duo enflammé d'un très fort impact dramatique et contrepointant le couple des élus Helios / Lilia, le duo noir, Olympia/Satan est subtilement manipulateur, néfaste. D'une articulation tendue et serrée,

surjouant en permanence, le style du ténor **Edgaras Montvidas** finit par agacer car il semble expirer à chaque fin de phrase. ... tout cela manque de naturel et d'intelligence dans l'architecture du rôle; du moins eût-il été plus juste de réserver tant de pathos concentré en fin d'action quand le traître coupable, terrassé, embrasé, exhorte Lilia à lui pardonner son ignominie.

Véritable révélation ou confirmation pour ceux que le connaissent déjà, le baryton basse rennais **Nicolas Courjal** (né en 1973) éblouit littéralement dans le double rôle de **Nicanor** (le proconsul romain, frère d'Olympia) puis surtout de **Satan** : métal clair et fin, timbré et naturellement articulé, le chanteur sait nuancer toutes les couleurs du lugubre sardonique, trouvant ce cynisme dramatique glaçant et séducteur qui demain le destine à tous les personnages goethéens / faustéens, sa couleur étant idéalement méphistophélienne : une carrière prochaine se dessine dans le sillon de ce Satan révélateur (évidemment Mephistopheles de La Damnation de Faust de Berlioz), sans omettre le personnage clé du Diable aux visages multiples comme chez David, dans Les Contes d'Hoffmann. Au début du IV, son monologue où Satan démiurge suscite ses cohortes d'esclaves marcheurs, démontre ici plus qu'un interprète intelligent et mesuré : un diseur qui maîtrise le sens du texte (« l'esclave est le roi de la terre. .. »). Magistrale incarnation et l'argument le plus convaincant de cette réalisation.



Vivante et nerveuse souvent idéalement articulée (Pas des Muses du III), la baguette d'**Hervé Niquet** démontre constamment (écoutez cette musique méconnue comme elle est belle et comme j'ai raison de la ressusciter), et il est vrai que l'on se laisse convaincre mais il y manque une profondeur, une ivresse, de vraies nuances qui pourraient basculer de la fresque académique à la vérité de tableaux humainement

tragiques. Maillon faible, le chœur patine souvent, reste honnête sans plus, certes articulé mais absent et curieusement timoré aux points clés du drame. Au final, un couple noir (Olympia et Satan) parfait, nuancé, engagé ; un chef et un orchestre trop poli et bien faisant ; surtout des chœurs et un Hélios (dont on regrette aussi le vibrato systématisé et uniformément appuyé pour chaque situation), trop absents. Néanmoins, malgré nos réserves, voici l'une des gravures les plus intéressantes (avec La mort d'Abel, Thérèse, les récentes Danaïdes) de la collection de déjà 10 titres « Opéra français / French opera » du Palazzetto Bru Zane.

CD, compte rendu critique. Félicien David : Herculaneum, 1859. Karine Deshayes (Olympia), Nicolas Courjal (Nicanor / Satan), Véronique Gens (Lilia)... Flemish Radio Choir, Brussels Philharmonic. Hervé Niquet, direction (2 cd Palazzetto Bru Zane, 2014). Enregistré à Bruxelles en février et mars 2014.